Vu de Pro-Fil

Dossier : Spiritualité et cinéma ‘grand public’

N°25
automne 2015

Vu de Pro-Fil

PRO-FIL - SIEGE SOCIAL :
40 Rue de Las Sorbes
34070 Montpellier

www.pro-fil-online.fr

SECRETARIAT NATIONAL :
7 l'Aire du Toit
13127 VITROLLES
Tél : 04 42 89 00 70

secretariat@pro-fil-online.fr

Directeur de publication : Jacques Champeaux
Directeur délégué : Jacques Vercueil
Rédactrice en chef : Waltraud Verlaguet

COMITE DE REDACTION :

Jacques Agulhon, Arielle Domon, Alain Le Goanvic, Jacques Vercueil, Nicole Vercueil, Waltraud Verlaguet, Françoise Wilkowski-Dehove, Jean Wilkowski, Jean Michel Zucker

ONT AUSSI PARTICIPE A CE NUMERO :

Claude-Jeanne Bonnici, Michèle Debidour, Jean Domon, Guillaume Tremblay, Laurent Vercueil

Prix au numéro : 4 €
Abonnement 4 N° : 15 € / Etranger : 18 €
Imprim Sud - 83440 Tourrettes
ISSN : 2104-5798
Date d'impression : 10 sept 2015
Dépôt légal à parution

Pro-Fil à travers la France :

Alsace / Mulhouse
Marc Willig - 06 15 85 61 95
ass.stetienne.reunion@wanadoo.fr

Bouches-du-Rhône / Marseille
Paulette Queyroy - 04 91 47 52 02
marseille.profil@gmail.com

Drôme / Dieulefit
Nadia Nelson - 06 07 04 82 64
nadianelson@gmail.com

Gard / Nîmes
Joël Baumann - 06 17 54 42 97
profilnimes@free.fr

Haute-Garonne / Toulouse
Monique Laville - 05 61 87 35 86
metou.riou@laposte.net

Hérault / Montpellier 1
Arielle Domon - 04 67 54 39 67
arielledomon@gmail.com

Hérault / Montpellier 2
Simone Clergue - 04 67 41 26 55
profilmontpellier@orange.fr

Ile-de-France / Issy-les-Moulineaux
Jacques et Christine Champeaux- 01 46 45 04 27
christine.champeaux@orange.fr

Ile-de-France / Paris
Jean Lods - 01 45 80 50 53
jean.lods@wanadoo.fr

Ile-de-France/ Plaisance
Frédérique de Palma- 06 74 44 41 65
fdepalma10@yahoo.fr

Couverture : Adèle Haenel et Kévin Azaïs dans *Les combattants*

Pro-Fil

Edito

Profil : image d'un visage humain dont on ne voit qu'une partie mais qui regarde dans une certaine direction.

PROtestant et FILmophile, un regard chrétien sur le cinéma.

L'été est une saison riche en festivals, de théâtre, de musique, mais aussi de cinéma, et notre revue s'en fait le reflet à travers plusieurs articles de « rédacteurs festivaliers » qui nous font partager leurs coups de cœur à La Rochelle, Locarno ou au FID à Marseille. Les festivals sont des moments un peu étranges où des aficionados se coupent du monde pendant une semaine pour avaler trois à cinq films par jour, moments à la fois hors du temps (puisque le spectateur vit cloitré dans des salles obscures) et dans l'actualité (car les films renvoient l'image du monde). Expérience passionnante que beaucoup de Profiliens aiment partager avec des amis. Elle leur permet de découvrir des réalisateurs inconnus ou des films inconnus de réalisateurs connus lors des rétrospectives.

Mais la période estivale est aussi l'occasion de prendre un peu de recul sur l'actualité cinématographique et de s'interroger sur quelques questions plus générales. Le dossier de ce numéro est ainsi consacré à «Spiritualité et cinéma 'grand public'». Dans nos discussions, nous avons plus l'habitude de débattre de films dits 'd'auteurs' que de films 'grand public'. Nous aurions même parfois tendance à considérer le fait d'avoir du succès comme une tare rédhibitoire et une preuve de faiblesse artistique d'un film. Cette vision est très réductrice, le cinéma a toujours été un art populaire et de nombreux classiques que nous admirons aujourd'hui, de John Ford à Hitchcock, étaient des films 'grand public'. Il est donc intéressant de s'interroger sur les raisons du succès de certains films récents et sur les messages et la spiritualité qu'ils portent. C'est chose faite dans ce numéro avec des analyses sur *Intouchables*, *Le fabuleux destin d'Amélie Poulain* ou *Gran Torino*.

Jacques Champeaux

Sommaire

2 Edito

PLANETE CINEMA
3 Carte du Tendre ou chemin de croix

Parmi les festivals
4 Marseille, haut-lieu du documentaire
5 Une fête du cinéma
6 Locarno, un festival pas comme les autres
7 Prix du jury oecuménique Locarno 2015
8 *Paradise (Ma dar Behesht)*
Les autres prix oecuméniques

DOSSIER
9 Comment capter la spiritualité d'un film ?
10 Les miracles de Sainte Amélie
11 Amour fou et échec du couple
12 Mort, où est ta victoire ?
13 A l'adolescence, rêver de « vie en grand »
Guignol et le gendarme
14 Du Chevalier à la Rose
15 **Le coin théo :**
La vie quotidienne dans tous ses états

DECOUVRiR
16 *Neurocinéma*
17 Prendre son vide en main

PRO-FIL INFOS
18 Migrant'scène
19 Infos diverses

A LA FICHE
20 *Les combattants*

web

Carte du Tendre ou chemin de croix ?

Valley Of Love de Guillaume Nicloux (France, 2015, 1h32min) avec Isabelle Huppert, Gérard Depardieu

Après *L'amour à mort* de Resnais, voici l'amour après la mort, ou peut-être avant la vie, pour transcender la mort, retrouver la vie - ou l'amour - les ambiguïtés entre les trois termes étant multiformes dans cette quête d'un passé ouvrant un avenir.

A première vue, ou plutôt avant-première vue, ce film pourrait ressembler à ce qu'on pourrait appeler « une arnaque à l'audience », Huppert et Depardieu pratiquement seuls à l'écran, de bout en bout.

Le drame originel, à savoir le suicide de Michaël, leur fils commun, n'est pas sans évoquer la fin de Guillaume Depardieu. Et l'on nous dit que l'existence d'Isabelle Huppert, de manière moins explicite, n'a pas été non plus exempte de moments difficiles.

Et puis, ce parcours interminable dans la 'Vallée de la mort', qu'on imaginerait conçu par un tour operator, pour donner envie d'y aller voir (malgré une chaleur qui pour nous, par la tiédeur de notre été, n'est pas une découverte…)

Résurgence (?) du fils

Que l'on soit assurée : le choix de la Vallée de la mort par le jeune défunt n'est pas innocent, pas plus que le titre du film que l'on voudrait ambigu : de la mort à la vie, et quelle vie ?

Isabelle et Gérard furent mariés, eurent un fils Michaël que la mère abandonna à l'âge de sept ans. La vie continua de part et d'autre, Gérard ayant la charge, certes discontinue, de l'enfant. Et voici que quelques nombreuses années plus tard, Michaël enjoint par courrier à ses parents de se trouver ensemble dans la Vallée de la mort, dates et lieux très précisément mentionnés : en octobre, une semaine à partager pour ce couple d'hier. Pourquoi ?

Parce que le fils s'est donné la mort quelques mois plus tôt et qu'il promet de se manifester à eux au cours de ce périple.

On pourrait penser que le mélo n'est pas loin, pas plus que la résurrection évangélique, ou encore les voyantes et autres commerçants de la destinée cachée de chacun.

Un certain passé recomposé

Au-delà du message *post mortem*, commence un singulier parcours quasi initiatique, où le couple déchire le rideau du temps comme pour se retrouver, en partie, en alternant entre espoir (en quoi ?) et désespoir. Gérard s'obstine à ne pas vouloir poursuivre l'aventure au-delà du jeudi, pris par un rendez-vous dont on apprendra bientôt qu'il n'a rien d'une partie de plaisir.

Les jours succèdent aux jours où rien ne se manifeste dans les divers lieux de rendez-vous. L'évolution des sentiments est subtile où se reconstitue peu à peu un passé « qu'on n'a pu oublier quand on a aimé une fois » dit Isabelle. Tombe le masque de chacun et Guillaume Nicloux met parfaitement en situation l'énorme pachyderme qu'est Depardieu (qui interprète son propre rôle, allant jusqu'à donner un autographe), et la frêle diaphane créature qui lui fait face… mais point désemparée pour autant.

Il convient de ne pas dévoiler l'épilogue. Quant aux intentions de Michaël, l'auteur laisse à chacun le soin d'en débattre : offrir à ses parents, en ultime signe d'amour, l'occasion d'une cure d'âme ?

Jacques Agulhon

Filmographie de Guillaume Nicloux

(longs métrages hors TV)

2014	*Les Confins du monde*
2014	*Valley Of Love*
2013	*La Religieuse*
2013	*L'Enlèvement de Michel Houellebecq*
2010	*Holiday*
2006	*La Clef*
2006	*Le Concile de pierre*
2003	*Cette femme-là*
2001	*Une Affaire privée*
1999	*Scénarios sur la drogue - Lucie*
1998	*Le Poulpe*
1995	*Faut pas rire du bonheur*
1990	*Les Enfants volants*

Isabelle Huppert dans *Valley of Love*

Marseille, haut-lieu du documentaire

Le FID au MUCEM

Sur le site de Pro-Fil, un ensemble d'articles 'FID 2015' est à votre disposition

L'année 2013 a doté Marseille d'un lieu prestigieux qui enchante ses habitants comme ses visiteurs, le très contemporain MUCEM accouplé au très vieux Fort Saint-Jean. C'est là que le FID a établi son quartier général.

Le festival prenant place au début de l'été, la vaste esplanade du J4 en bord de port devient brûlante et aveuglante à certaines heures - mais où serait le plaisir sans un peu de géhenne !

Le festival a désormais son style, mêlant l'utile et l'agréable. L'agréable, ce sont les rétrospectives et quelques autres 'vrais films' distillés au fil du programme ; l'utile, ce sont les *premières projections* - premières mondiales, ou internationales (jamais encore projetées hors du pays d'origine), ou européennes, ou même françaises (à quand les premières marseillaises ?) - qui font la part belle aux films documentaires de toute durée, ainsi qu'à des œuvres qui n'ont pas grand chose de documentaire, mais rien non plus de narratif, et que j'appellerai 'films d'art' faute de mieux. La rétrospective de cette année est un hommage à Manoel de Oliveira, disparu le 2 avril dernier à 106 ans. Pour qui comme moi aime ses créations tranquilles et réfléchies, un plaisir !

Les films de la compétition

Des quelques films vus dans les sélections en compétition, j'ai vivement apprécié dans la Compétition internationale *Photos d'identification* (Brésil, Anita Léandro, 1h13) qui vous plonge de façon saisissante dans la résistance à la dictature et sa répression, et dans la Compétition française *Le divan du monde* (Swen de Pauw, 1h35) et *Psaume* (Nicolas Boone, 0h48).

Quant aux Ecrans parallèles, la sélection *Futurs* vous est commentée par Nicole Vercueil dans l'article qui suit, tandis que *Frôler l'éternité* - titre maladroit ! - désignait la rétrospective Oliveira ; des autres sections (*Histoires de portraits*, *Dehors la danse*, *Cadence*, et pour les jeunes, *Sentiers*) je ne dirai rien, soit parce que de nombreux films sont restés hors de mon programme (le festival projetait 140 films en six jours !), soit parce que je préfère m'en tenir à l'utile ou à l'agréable.

Jacques Vercueil

Une exposition en parallèle à une section du FID : Futurs

Au musée de la Vieille Charité, hôpital construit par Pierre Puget au XVIIème siècle, l'exposition Futurs est liée au cinéma dans la section du FID où présent et passé se mêlent pour suggérer les images de lendemains inconnus.

L'exposition montre que le futurisme, mouvement artistique né au début du XXème siècle, a aussi accueilli de nombreux architectes.

La science relais de la nature

L'architecture futuriste, aux gratte-ciel inaccessibles élevés pour la haute finance et ses traders dans les quartiers d'affaires, est filmée par Fanny Zaman dans *Algorithmes*. On la retrouve aussi dans *All That Is Solid Melts into Data* de Levin Boaz et Ryan Jeffery où des bâtiments aux murs paysagers abritent les clouds ('nuages' qu'on aurait tort de croire au-dessus de nos têtes) où une somme gigantesque de connaissances est stockée et s'accroît à une vitesse inégalée.

Et, comme les images de synthèse reproduisent de plus en plus précisément les éléments naturels, *Animal Glisse* de Bertrand Dezoteux met en scène la modélisation de l'univers du surf, alors qu'un logiciel accessible à tous sur le Net permet de suivre la croissance et la disparition d'un jeune olivier du Parc Léopold devant le Parlement Européen de Bruxelles (*The Vanishing Vanishing-Point* d'Amir Borenstein et Effi Weiss).

- *Algorithmes* (Belgique, 2015, 38 min.)
- *All That Is Solid Melts into Data* (Allemagne, USA, Israël, 2015, 50 min.)
- *Animal Glisse* (France, 2015, 11 min.)
- *The Vanishing Vanishing-Point* (Belgique, 2015, 28 min.)
- *The Logic of the Birds* (Palestine, Grande Bretagne, 2015, 18 min.)
- *La ciudad del trabajo* (Espagne, 2015, 61 min.)
- *Snakeskin de Daniel Hui* (Singapour, Portugal, 2014, 105 min.)

Histoire et transitions

Parfaitement illustrée à la Vieille Charité par le tableau *Studies into the Past* de Laurent Grasso qui, sur la copie d'une toile Renaissance, intègre ses visions futuristes, la référence à l'Histoire alimente au FID l'interrogation sur le futur comme continuité ou coupure d'avec le passé. Alors qu'un ancien poème persan met en scène des oiseaux migrateurs, suggérant les migrants d'aujourd'hui et de demain (*The Logic of the Birds* de Sarah Beddington), *La ciudad del trabajo* (Guillermo G. Peydro) compare la destination primitive de l'Universitad Laboral de Gijon en Espagne, construite par les franquistes pour former de futurs travailleurs dociles, à la 'Ville de la Culture' qu'elle est aujourd'hui. Entre documentaire et fiction dans *Snakeskin* (Daniel Hui), un personnage survivant d'un suicide collectif sectaire raconte, en 2066, l'histoire de Singapour et de sa propre famille.

La plupart de ces films ne se contentent pas d'essayer de deviner le monde de demain : leurs personnages cherchent à anticiper pour être prêts. La science donne des pistes de progrès, plus ou moins utiles, dans différents domaines ; les Etats veulent prévoir, établir des 'plans' ; mais l'individu reste face à sa propre finitude.

Nicole Vercueil

Parmi les festivals

Une fête du cinéma

Le 43ème festival international du film de la Rochelle se déroule du 26 juin au 5 juillet 2015. Comme chaque année, c'est un festival riche et généreux, privilégiant des « cinéastes qui prennent des risques »

Il s'agit là d'un des festivals français les plus passionnants et les plus recommandables car il présente au moins trois spécificités : tout d'abord il ne convoque aucun jury et ne distribue aucun prix, ce qui veut dire qu'il n'y a pas de compétition ni de classement, peut-être parce que ses organisateurs considèrent comme Woody Allen qu'à la différence du sport l'Art n'appelle pas de compétition !

L'Art n'appelle pas de compétition.

Ensuite il combine avec talent les hommages à de grands cinéastes vivants qui viennent rencontrer le public, les rétrospectives de géants de l'histoire du cinéma, et, dans les sections 'Hier à aujourd'hui' et 'Ici et ailleurs', des films restaurés et des rééditions et des films inédits ou en avant-premières.

Enfin il propose un programme de films prestigieux de l'époque du muet accompagnés chaque année au piano par les improvisations du génial Jacques Cambra.

De riches rencontres

Cette année, qui a vu la fréquentation du festival encore progresser, a été marquée par des rencontres avec la famille de l'Iranien Mohsen Makhmalbaf et les réalisateurs Marco Bellochio et Olivier Assayas, cinéastes dont une partie importante de la filmographie a été projetée, de même que celle du créateur taïwanais Hou Hsiao Sien qui déploie depuis 30 ans un cinéma à l'écriture très personnelle et a reçu à Cannes le prix de la mise en scène pour son dernier film *Assassin*.

Le spectateur pouvait aussi aller à la découverte du cinéma géorgien d'aujourd'hui et des trésors méconnus sortis du département animation des studios d'art de Shanghai.

Des rétrospectives

Trois rétrospectives ont émerveillé les cinéphiles :

- Celle de Louis Feuillade qui a inventé il y a plus de 100 ans le feuilleton cinématographique, avec les cinq épisodes de *Fantomas* et les dix épisodes des *Vampires*, et nous révèle le charme sulfureux de la fascinante actrice et réalisatrice Musidora, à la fois vamp, mythe, et muse des surréalistes.

- Celle d'Alexander Mackendrick, auteur américain d'origine écossaise, au nom bien injustement oublié, qui à travers neuf films seulement, presque tous restés célèbres dont le réjouissant *Whisky à gogo*, apparait comme un auteur ambigu dont les principes sont réunis dans son ouvage *La fabrique du cinéma*.

Clara Calamai et Massimo Girotti dans *Les amants diabolique (Ossessione)*

- Celle enfin de l'immense Luchino Visconti qui ne s'est reconnu qu'un seul maître ès cinéma, Jean Renoir, et dont la redécouverte, entre autres, d'*Ossessione*, *La Terra trema*, *Senso*, *Rocco e i suoi fratelli*, *Morte a Venezia*, et de l'intégralité de toute son oeuvre, nous parle des passions et des souffrances des hommes avec un sens unique de la beauté.

Témoins de notre temps

Une cinquantaine de films de 2014 et 2015 témoins de notre temps achèvent de donner en avant-première sa personnalité éclectique mais harmonieuse à ce festival généreux et ambitieux qui privilégie « les cinéastes qui prennent des risques » comme le soulignent Prune Engler et Sylvie Pras, repectivement déléguée générale et directrice artistique, qui accompagnent la manifestation d'un catalogue richement illustré, commenté par de nombreux critiques, et remarquablement mis en page.

Jean-Michel Zucker

Locarno, un festival pas comme les autres

5-16 août 2015, www.pardo.ch

Sur la page Locarno du site, plus d'une vingtaine de billets d'humeur

Les projections sur la *Piazza grande*, les sélections très diverses, le tout dans une ambiance de fête sous une chaleur de plomb

Locarno est vraiment un festival à part : à Cannes ou à Berlin, les films de la sélection officielle sont des œuvres de réalisateurs plutôt déjà confirmés, ou du moins d'un style assez conventionnel pour qu'on puisse penser qu'elles rejoindront un public assez large, les choix plus risqués se retrouvant dans des sélections parallèles. A Locarno c'est l'inverse. Ce sont les films de la Piazza grande qui sont à coup sûr grand public, alors que les films de la sélection officielle sont souvent bizarres, plus que ceux de la sélection « Cinéastes du présents », pourtant déclarée « espace de recherche et de découverte ».

La sélection officielle

Bien sûr, on ne peut pas tout voir. Donc je ne peux pas porter de jugement sur l'ensemble des films de l'ensemble des sélections. Mais j'ai vu tous les films de la sélection officielle, dix-neuf en tout, dont six que j'ai aimés ou trouvés intéressants : *Bella e perduta* de Pietro Marcello, un conte style Renaissance ; *Heimatland* (Suisse 2015), une satire sur la Suisse par un collectif de réalisateurs ; *Schneider vs Bax* d'Alex Warmerdam (Pays-Bas/Belgique 2015) qui m'a semblé être une parodie du genre film de gangster, mais dont le réalisateur soutient que ce n'est pas une parodie - ce en quoi du coup il a loupé son film ; *Tikkun* d'Avishau Sivan, tableau noir du milieu juif orthodoxe, moins bon cependant à mon avis que le film précédent du réalisateur (*Le Vagabond* 2010) ; *Paradise*, qui a gagné le prix du jury oecuménique (v. p. suivante) ; et surtout *Suite armoricaine* de Pascale Breton, une symphonie d'entrelacs entre différents temps et différents espaces.

La sélection « Cinéastes du présents »

Ici je n'ai pu voir que huit films, et sur ces huit il y en a cinq qui m'ont plu : *Keeper* de Guillaume Senez (Belgique/Suisse/France), une histoire d'amour entre deux adolescents face à une grossesse non désirée ; *Le grand jeu* de Nicolas Pariser (France 2015), dont c'est le premier film, une fresque politique cynique à souhait avec un André Dussolier toujours aussi charismatique ; *Les Etres chers* d'Anne Emond (Canada 2015), plein d'une poésie mélancolique ; *Olmo & the Seagull* de Petra Costa et Léa Glob (Danemark, Portugal/France 2014), encore une histoire de grossesse, mais cette fois d'un couple déjà mur, une grossesse désirée et pourtant problématique - une belle réflexion sur le couple et le fait de devenir parents ; et finalement, mon préféré : *Thithi* de Raam Reddy (Inde/USA/Canada 2014), une saga indienne entre paysans et nomades : pourvu qu'il sorte en France.

Pour la projection de *Ricky and the Flash* de Jonathan Demme (USA 2015) sur la *Pizza grande*, chaque spectatrice a reçu une rose

La Piazza

Je n'ai pas pu voir beaucoup de film de la Piazza - ils ont plus de chance de sortir en France. J'ai beaucoup aimé *Der Staat gegen Fritz Bauer* de Lars Kraume (Allemagne 2015), sur le travail de recherche des criminels nazis par la police allemande - malgré un système qui préférerait les oublier - avec un Burghart Klaussner éblouissant comme d'habitude, et un Ronald Zehrfeld, émouvant comme d'habitude ; ainsi que *Heliopolis* de Ser-

Dans son édito du catalogue du festival, Carlo Chatrian, le directeur artistique, dit : « J'aime à penser à Locarno comme à une maison pour le cinéma. Si le déluge d'images - désormais disponibles sur tout support - est tel que le cinéma n'est plus la maison du monde, force est de constater, devant les nombreux films de la programmation dans lesquels s'exprime sa présence, que le monde a encore impérieusement besoin d'une maison. Pas comme un lieu où se manifeste une autorité ou l'étalage d'un bien-être, mais comme un espace rempli d'affection…

Il n'y a pas de maison sans foyer, sans ce lieu où se rassembler et écouter les histoires qui, venant de loin, finissent par nous toucher…

Si le cinéma est un divertissement, une distraction, un refuge, un rêve, les films de Locarno 68 et les invités de cette édition sont ici pour nous rappeler que derrière chaque fiction se cache et se révèle une situation à laquelle il faut prêter l'oreille… »

gio Machado (Brésil 2015), sur un violoniste de grand talent qui donne des cours dans une favella – c'est plein de musique et d'humanité.

Il ne faut pas oublier *La belle saison* de Catherine Corsini sur le mouvement féministe en France dans les année 1970, avec une Cécile de France rayonnante. C'est un film très beau et plein d'entrain, dommage seulement qu'il associe émancipation et homosexualité féminines. On n'a tout de même pas besoin d'être lesbienne pour avoir envie de s'émanciper…

La petite note féministe

Dans l'édito d'un des *Pardolive*, journaux quotidiens du festival, le même Carlo Chatrian s'interroge sur la pertinence d'instaurer des quotas pour des femmes dans les festivals – question apparemment récurrente cette année. Il dit que ce n'est pas la bonne méthode pour changer le système, ce en quoi je suis d'accord. Mais il ne dit pas quelle serait la meilleure méthode.

Le vrai problème c'est qu'on ne donne pas aux réalisatrices les mêmes moyens qu'à leurs collègues masculins de prouver ce qu'elles savent faire. Donc forcément il y a moins de bons films réalisés par des femmes et si on instaurait des quotas au niveau des festivals, les sélectionneurs seraient obligés, pour remplir les quotas, de choisir des films médiocres – ce qui aurait comme effet pervers de donner raison à ceux qui refusent les crédits aux femmes : voyez, les films de femmes sont moins bons.

Il y a encore du pain sur la planche...

Et si Locarno donnait une bourse à une jeune réalisatrice pour tourner son premier film ?

Waltraud Verlaguet

Prix du jury œcuménique Locarno 2015

Ma Dar Behesht (Paradise) de Sina Ataeian Dena (Iran / Allemagne, 2015)

Le film iranien, fort et courageux, raconte la vie quotidienne de Hanieh, une jeune institutrice travaillant dans la banlieue sud de Téhéran. Grâce à de rares moments de liberté, et malgré les conditions opprimantes que les femmes iraniennes doivent supporter, il est possible d'entrevoir des signes d'espérance.

Ce film a également reçu le prix Swatch Art Peace du **meilleur premier film.**

Dorna Dibaj dans *Paraidse*

Jung Jae-young et Minhee Kim dans *Jigeumeun Matgo Geuttaeneun Teullida*

Sergio Vitolo dans *Bella E Perduta*

Le jury a également décerné deux mentions spéciales.
La première va à

Jigeumeun Matgo Geuttaeneun Teullida (Right now, Wrong then) de Hong Sangsoo (République de Corée 2015)

Un film sur l'amour, l'honnêteté, l'intégrité et le courage d'aller au-délà des barrières sociales. Avec un humour tendre, il montre comment de petites variations dans notre façon de communiquer peuvent ouvrir à de plus amples possibilités.

Ce film a également obtenu le **Léopad d'or du meilleur film.**

La deuxième mention spéciale va au film

Bella E Perduta de Pietro Marcello (Italie 2015)

Basé sur une histoire vraie, ce conte prophétique parle du respect et de la sauvegarde de notre « maison commune ». Le film n'est pas seulement une déclaration politique, mais aussi une expérience poétique.

Ce film a également reçu le **premier prix du jury des jeunes.**

Paradise (Ma dar Behesht)

de Sina Ataeian Dena - Iran, Allemagne · 100' - Compétition officielle

Billet d'humeur publié sur le site avant la proclamation des prix

Paradise

Les films qui nous viennent de l'Iran me semblent de plus en plus noirs.

On y voit une vie qui résiste : ces petites filles qui se mettent du vernis sur les ongles, qui tapent dans un ballon de foot ou qui imitent les danses des stars, qu'est-ce qu'elles ressemblent à toutes les petites filles du monde ! Et pourtant, foulard sur la tête, elles sont dressées à devenir des fantômes noire.

Un des hommes raconte qu'il vient d'un village qu'on appelle 'borgne' car on a obligé les femmes à se couvrir aussi un oeil : un seul oeil suffit à voir où elles marchent...

Il faut du courage pour tourner des films comme celui-ci.

Waltraud Verlaguet

Sur le site il y a en + le synopsis du film et une biographie du réalisateur

Les autres prix œcuméniques

Avec des extraits des justifications des jurys

Voir les pages des différents festivals sur notre site

FIF de l'enfant et de la jeunesse Zlin, 29 mai - 4 juin 2015

Behaviour (Conducta) d'Ernesto Daranas (Cuba, 2014)

Le film nous montre ce que c'est que de grandir à Cuba. L'histoire, très bien construite et brillamment mise en image, déploie sur différents niveaux les thèmes de l'amour, de la force et de la conviction de l'individu face à un système qui conduit à la pauvreté, la violence et le desespoir, et qui risque de déchirer le jeune Chala.

Le jury décerne en outre une mention au film

Mina Walking de Yosef Baraki (Afghanistan / Canada 2014)

Ce film de style documentaire met en scène de façon tragique la force et résilience d'une jeune fille au plein milieu du chaos de Kaboul qui doit s'occuper de son père malade et de son grand-père.

Golden Apricot FIF d'Erevan, 12-19 juillet 2015

Moskvich, My love d'Aram Shahbazyan (Arménie, 2015)

Un film écrit et mis en scène avec brio, qui dépeint avec sensibilité et humour le parcours nostalgique d'un vieil homme à travers ses rêves fous et son amour déraisonné pour une voiture et sa femme !

Le Jury oecuménique donne en outre une mention spéciale au film suivant :

Sivas de Kaan Mujdeci (Turquie / Allemagne 2015)

Un jeune garçon va utiliser les ressorts du monde brutal des adultes pour forger son identité parmi les autres.

FIF Karlovy Vary, 3-11 juillet 2015

Bob and the Trees de Diego Ongaro (États-Unis d'Amérique, 2015)

Le film raconte l'histoire de Bob, un buûheron nord-américain qui fait tout de travers : dans son travail, dans sa famille et avec ses amis. Mais il a assez de courage pour admettre ses fautes et en tirer les conséquences.

Le jury décerne en outre une mention spéciale à

*Pesn pesney (*Cantique des Cantiques)* d' Eva Neymann (Ukraine 2015)

Ce film ukrainien développe un langage cinématographique particulier. Ce faisant, il dégage également une spiritualité particulière. La réalisatrice compose ses images de façon parfaite dont émerge l'atmosphère d'une communauté juive dans l'Ukraine du début de XXème siècle qui n'existe plus aujourd'hui. Le *Cantique des Cantiques* sert d'arrière-plan pour l'histoire d'un garçon qui raconte ses rêves et son désir d'amour.

Nous nous penchons ici, comme d'habitude en automne, sur un sujet moins technique et plus spirituel. Et plus précisément sur la spiritualité que nous rencontrons là où nous ne la cherchons sans doute pas *a priori* : dans les films 'grand public'. En effet, chaque œuvre est marquée par les valeurs que le réalisateur porte en lui, éventuellement malgré lui, et qui entrent en résonance avec celles que le spectateur attend. S'interroger sur ses valeurs dans des films qui rencontrent un large public revient donc à prendre un instantané de la situation spirituelle du moment.

Dans notre petit tour d'horizon nous voyons des personnages très différents, désemparés pour des raisons diverses : adolescents en quête de repères, un couple qui se déchire, un grand handicapé, un homme vieillissant, traumatisé par la guerre… Mais leur traitement cinématographique, souvent avec humour et tendresse, qualificatifs qui reviennent souvent dans les pages qui suivent, permet toujours au spectateur d'en sortir rassuré. Et si c'était là, une des fonctions essentielles du cinéma grand public : rassurer le public dans un monde incertain ?

Comment capter la spiritualité d'un film ?

Petite fantaisie sur le thème

Deux œuvres de ces dernières années ont eu la faveur d'un large public. Deux films choisis volontairement dans des genres diamétralement opposés : *Des hommes et des dieux de Xavier Beauvois (2010)* et *Intouchables* d' Eric Toledano (2011).

Pourquoi ces films ont-ils rempli des salles pendant de longues semaines ? Evoquent-ils une spiritualité particulière ?

Ces moines qui surprennent

Certes, le sujet et le contenu du premier semblent répondre positivement à la question. Ces moines environnés d'une menace de mort qu'ils maîtrisent par la puissance de leur foi, leur humanité et leur courage témoignent de leur profonde vie en Esprit. Mais ce qui a surpris la presse et les critiques, c'est l'adhésion très large des spectateurs, bien au-delà des frontières des croyances religieuses. Une telle unanimité exprimait-elle quelque accord dans un même 'esprit' ?

Un conte de fée moderne

L'autre film a fait un tabac parmi les jeunes générations, et d'une manière générale en milieu populaire. Les bons sentiments humanitaires poussent très loin au-delà du racontable, en se moquant de toutes les frontières, sociales, physiologiques, financières, raciales, etc. Or, voilà que cet invraisemblable conte de fées, grace à l'excellence de la mise en scène et au pouvoir de séduction des deux interprètes, a là aussi rassemblé dans un même respect admiratif le grand public et les cinéphiles exigeants.

L'esprit, émanation volatile

Dans le premier cas, nous avons échappé au débat théologique ; dans le second, au discours moral.

Est-ce dans cet espace de connivence et de découvertes que pourrait être saisie par le spectateur la spiritualité d'une œuvre ? Ce quelque chose d'insaisissable, différemment analysable, qui respire en lui en émotions et se prolonge en souvenirs ? Comme les fils d'une toile, diffusés à travers les images et les sons.

Voilà pourquoi, plutôt que le référer à ce que l'on désigne par l'Esprit avec un grand E, je préfèrerais placer le spirituel sous le vocable du… spiritueux ! Comme on dit d'un bon vin qu'il respire et donne du plaisir. Il s'agirait alors de cette émanation volatile qu'en œnologie on nomme les esprits et dont un certain Ken Loach usa pour en titrer l'un de ses films : *La part des anges* (2012).

A chaque spectateur de saisir au passage ces fils d'or et les relier à la gracieuse générosité des anges.

Jean Domon

Paul Brannigan dans *La part des anges*

Les miracles de sainte Amélie

Le fabuleux destin d'Amélie Poulain, de Jean-Pierre Jeunet (France 2001, 2h09) avec Audrey Tautou, Matthieu Kassowitz, Rufus...

Miraculeuse, Amélie Poulain ? Par certains côtés, sans aucun doute : son merveilleux destin fut d'être l'un des plus grands succès mondiaux d'un film français, avec 32 millions de spectateurs ! Et cela pour un récit paisible, sans violence ni effets trop spéciaux, pétri d'humour, de fantaisie et de tendresse.

Vous souvenez-vous ? La solitaire petite Amélie, père introverti et mère tôt disparue, apprit à s'amuser de peu, et donc à trouver dans son esprit les ressorts de son existence. Mais il n'y a d'esprit qu'incarné, et ce sera par de petits gestes qu'elle pourra libérer ses prochains : « *Mieux vaut se consacrer aux autres qu'à un nain de jardin !* » Une lettre pour Madeleine, fontaine de pleurs ; une tasse renversée pour Georgette et Joseph, oursins amoureux ; un regard envers Lucien, la bonté crue bête ; un verre d'eau chez le peintre, ce visionnaire évasif...

Un monde d'imagination...

Mais Amélie prend soin de ne point (ou presque) apparaître, accédant à cette transcendance qu'exige le miracle pour être cru : ainsi le mari aimé, trente ans après son décès, réaffirme son amour à sa veuve et lui rend le bonheur ; par ses baisers venus des quatre coins du monde, le nain disparu du jardin sort Papa Poulain de son coma affectif ; et le méchant Collignon, plongé dans des ténèbres infernales, subit les foudres vengeresses d'une torture immanente, tout comme le voisin imbécile brimé dans sa passion téléfouteuse... Pour qui partage le secret des dieux, ce ne sont là qu'astuces ; mais pour qui reçoit sans comprendre, l'inconnu devient surnaturel.

Surnaturel ou pas, *Le fabuleux destin*... élabore un monde d'imagination où Amélie rêve d'abord sa vie puis aide ses voisins à vivre leurs rêves. La solitude est le grand mal dont tous souffrent, riches pourtant de ces rêves : Suzanne l'ex-écuyère délaissée et estropiée, qui aime tout du cheval sauf la viande ; Hipolito, dont on ne lira jamais les manuscrits inédits, mais qui écrit toujours ; Georgette refermée sur elle-même, avec pour seul intérêt le martyre de son corps maladif ; Nino rampant sous les photomatons, faisant d'un ramassis de clichés-rebuts son album de famille ... ; et Bretodeau le déclencheur, à qui sont rendus les plus précieux des biens vitaux – ses souvenirs et ses rêves !

...car l'homme ne se nourrit pas que de pain.

Mieux que le monde matériel, celui de l'esprit et de l'espoir est donc au cœur de ce conte de fées. Et si les pesanteurs de la réalité se font sentir sur les personnages, ceux-ci possèdent ou retrouvent, par la grâce d'Amélie, confiance dans leur vie et dans leur liberté. Aussi l'évasion est-elle représentée par d'innombrables images de gares et moyens de transport, et autrement encore : le cyprin doré qui retrouve l'eau libre, ou Raphaël Poulain qui prend enfin l'avion ; depuis les jeux de cirque ou de la Foire du Trône, aux orbites vides des spectres des Carpathes ou à celles, stéréotypées, des clients de photomaton. Evasion aussi dans les faux-semblants et les pistes trompeuses : l'obsédé-fantôme des photos d'identité n'est qu'un réparateur ; le vieillissant Dominique Bretodeau sera vu jeune, femme ou mort ; les aventures du nain seront cachées derrière une ellipse...

Mieux vaut se consacrer aux autres qu'à un nain de jardin.

Mais le vrai magicien de l'esprit restera pour moi l'homme de verre, que son ostéoporose congénitale tient à l'écart du monde et des contacts. Omniscient grâce à la caméra de sa fenêtre, à la vitre de sa porte palière, et sans doute aussi à ses oreilles, il joue auprès de notre fée le rôle de l'enchanteur paternel et lui fournit les secrets du trésor qu'elle cherche. Adorateur du peintre Renoir, depuis vingt ans il en reproduit chaque année *Le déjeuner des canotiers*, espérant à son tour décoder le secret d'un certain regard. Regards ! Ceux de Georgette à Joseph et vice-versa, d'Amélie et de Nino se croisant puis se trouvant, de la caméra de Raymond, du téléscope du Sacré-Cœur... Mais c'est en faisant d'Amélie, verre en main, l'incarnation de la mystérieuse jeune fille au centre de son tableau, que le sage Raymond Dufayel saura lui donner l'élan et la confiance qui mèneront à bien son jeu de piste vers Nino.

Jacques Vercueil

Amour fou et échec du couple

Mon roi de Maïwenn (France 2015) avec Vincent Cassel et Emmanuelle Bercot

Mon roi sort en France le 21 octobre 2015 – difficile à prévoir si ce sera un succès grand public. Il peut le devenir pour au moins trois raisons : pour les acteurs, pour la réalisatrice et pour le thème de l'amour passionnel.

Vincent Cassel est indéniablement une des stars françaises du moment, connu au moins depuis *La Haine* de Matthieu Kassovitz (1995), et qui enchaîne des productions tant françaises qu'internationales. S'il sait aussi interpréter la timidité comme dans *L'appartement* de Gilles Mimouni (1996), ses domaines de prédilection sont les personnages à la fois séducteurs et violents et/ou ambigus. Ainsi il joue le satyre dans Sa *Majesté Minor* de Jean-Jacques Annaud (2007), le criminel violent et dominant dans les deux *Mesrine* de Jean-François Richet (2008, rôle pour lequel il obtient le César du meilleur acteur en 2009), ou encore la bête d'une humanité surhumaine dans *La Belle et la Bête* de Christophe Gans (2014). Le rôle que lui offre Maïwenn lui va donc comme un gant, alors que sa partenaire dans le film, Emmanuelle Bercot, reçoit à Cannes le prix de l'interprétation féminine pour sa prestation. Mais Emmanuelle Bercot est surtout réalisatrice, plus qu'actrice (malgré son rôle dans *Polisse*, également de Maïwen) et d'ailleurs c'est elle qui a réalisé le film d'ouverture de Cannes, *La tête haute*. Donc si *Mon roi* fait le *buzz*, je gage que c'est surtout à cause de Cassel.

Adoration en manque

Indéniablement grand acteur, et sans se préoccuper de la question de savoir quelle est sa 'véritable' personnalité, penchons-nous sur le type de personnages qu'il incarne pour voir ce que le public adore. Car c'est bien de cela qu'il s'agit. On parle de 'stars', mais aussi 'd'idoles' ce qui semble bien indiquer que le spectateur en manque de divin transfère son besoin (?) d'adorer sur des modèles humains, des '*people*', à la fois lointains et proches, fascinants car dessinant le champ du possible pour l'humain.

Pas trop humains quand même : les personnages qu'incarne Vincent Cassel sont quasiment tous du genre supérieur et dominant. Dans *Mon roi*, c'est un séducteur, narcissique pervers, qui exerce son pouvoir sur une femme éperdument éprise de lui. Nous y reviendrons.

Maïwenn ensuite. Issue d'une famille d'artistes, elle rencontre Luc Besson à 15 ans et devient sa petite amie, elle tourne avec Claude Lelouch, elle joue un *one-woman show* hautement autobiographique et reçoit en 2011 le Prix du jury à Cannes pour *Polisse*, avec Joey Starr, son compagnon d'alors. Sa signature peut amener bon nombre de spectateurs curieux de son nouveau projet. On aime surtout aller voir des films dont on connaît déjà le réalisateur/la réalisatrice et/ou les acteurs et les actrices, tant on aime se laisser surprendre à partir du connu plutôt que de s'aventurer dans l'inconnu.

Il faut être très sûr de sa virilité pour être capable de ne pas s'en servir pour écraser l'autre.

L'amour fou

Mais ce qui risque surtout d'attirer le public c'est cet affrontement amoureux que Maïwenn met en scène entre Giorgio et Tony. Le premier domine, la dernière souffre de ses caprices, de ses infidélités, de tout ce qu'il lui impose, et pourtant elle reste, du moins pendant longtemps. Giorgio séduit, manipule, en partie par calcul, en partie malgré lui. Le personnage est complexe, l'amour entre les deux l'est aussi.

C'est cette complexité qui rend compréhensible et attachante leur relation – et son échec. La psychothérapie qu'entreprend Tony pour se guérir de ses blessures a beau se situer au niveau de la psychologie de comptoir, l'essentiel est dit : il faut en sortir. Car on ne change pas un homme comme ça, on ne peut que fuir.

La panne du couple

Le questionnement existentiel sous-jacent à ce film rejoint celui d'un grand nombre de films actuellement à l'écran, tournant autour des relations de couple. Ce qu'on nous montre à travers moult variations, c'est la panne précisément dudit couple. Non pas d'un couple particulier, mais du modèle du couple. Depuis l'émancipation féminine, les rôles sont devenus flous, chacun cherche sa place, mais dans une société en pleine évolution rapide, les repères n'ont pas le temps de s'installer, les rôles n'ont pas le temps de se fixer, d'où un désarroi qui affecte sans doute plus les hommes que les femmes. S'ils sont forts, ils sont décriés comme machos ; s'ils ne le sont pas, ils ont du mal à s'affirmer. Il faut sans doute être très sûr de sa virilité pour être capable de ne pas s'en servir pour écraser l'autre.

Et c'est là que ce film est intéressant car il montre à la fois un homme extrêmement dominateur – rêve dans lequel beaucoup d'hommes peuvent sans doute se retrouver – et l'échec de cette domination.

Waltraud Verlaguet

Emmanuelle Bercot et Vincent Cassel dans *Mon roi*

Mort, où est ta victoire ?

Gran Torino de Clint Eastwood avec Clint Eastwood, Etats-Unis d'Amérique, 2008

Gran Torino : c'est le nom d'une voiture, et une voiture, dans la mythologie américaine, ce n'est pas rien !

Symbole même du capitalisme triomphant, la Gran Torino de Walt Kowalski est rutilante, conservée dans son garage à l'abri des rayures et des regards envieux, et ainsi sacralisée.

Car Walt a travaillé aux usines Ford et cette voiture fut le couronnement de sa carrière, le signe de son ascension sociale péniblement gagnée. Sa vie est maintenant figée dans le souvenir de sa carrière professionnelle, de sa vie conjugale (le film commence par les funérailles de son épouse) et de ses exploits militaires en Corée.

Dès lors cet homme est refermé sur lui-même, incapable de sortir de sa tristesse, de son amertume, de ses préjugés et surtout de sa culpabilité. Car on ne revient pas indemne des campagnes où tuer son semblable fut un devoir !

Grincheux, Walt décourage les bonnes volontés : jeune prêtre cherchant maladroitement à le réconforter ou voisins asiatiques sensibles à sa solitude. La compagnie de sa chienne lui suffit. D'ailleurs ne le surprend-on pas à grogner lui-même comme un vieux dogue ?

Alors pourquoi le spectateur s'intéresse-t-il à cet homme et à son histoire ? Dans le cadre d'une Amérique multiculturelle toujours en proie aux démons du racisme, Walt, d'origine polonaise, campe un personnage tout à fait crédible. Comme son ami, le coiffeur *rital*, il se sent suffisamment américain pour mépriser les Vietnamiens *hmongs* de plus en plus nombreux dans son quartier. Leur culture, qu'ils transplantent dans leur pays d'adoption, lui répugne. Pour autant les *hmongs* ne sont pas antipathiques, et leur générosité culinaire va même réussir à vaincre les préjugés de Walt.

Confronté au jeune Thao qui tente de lui voler sa Gran Torino, Walt commence par refuser ses excuses et met à l'épreuve sa docilité avant de se laisser toucher par la bonne volonté de cet adolescent timide.

Clint Eastwood incarne avec le talent qu'on lui connaît cet homme dur qui va, au fil de l'histoire, révéler, sous sa carapace, un cœur de chair.

De l'amertume à la repentance

Car, lorsque les circonstances le sollicitent, Walt n'hésite pas à prendre la défense des faibles : il protège sa jeune voisine des avances grossières des voyous, initie Thao à l'habileté manuelle et lui procure, grâce à ses relations, un travail. Petit à petit, Walt s'intéresse de plus en plus à ces jeunes Asiatiques qu'il a envie d'éduquer à des valeurs qu'il a, semble-t-il, échoué à transmettre à sa progéniture : pensez donc, son propre fils travaille chez Toyota !

L'enjeu spirituel du film tient tout entier dans l'évolution de ce personnage : une transformation lente et donc tout à fait vraisemblable qui prend la forme d'une véritable *métanoia*. Signe concret de ce changement : la démarche de pénitence sacramentelle que Walt a, au début, refusée énergiquement et en termes violents, il va, en toute liberté, choisir de s'y soumettre à la fin. Et ce « jeune puceau » de prêtre qui « ne connaît rien à la mort pas plus qu'à la vie » va recueillir la confession de l'homme qui, enfin en paix avec lui-même, offrira sa vie pour donner leur chance aux innocents contre les forces du Mal. Quel panache dans la mise en scène de ce sacrifice christique : Walt s'écroule, les bras en croix, en murmurant un *Je vous salue Marie* !

L'enjeu spirituel du film tient tout entier dans l'évolution de ce personnage : une transformation lente qui prend la forme d'une véritable *métanoia*.

Clint Eastwood dans *Gran Torino*

Alors *Gran Torino*, un film édifiant ? L'humour omniprésent, en particulier dans la crudité des propos de Walt et le comique de ses mimiques, nous en garde. Bien plutôt un grand film dont le souffle tient en haleine son spectateur du début à la fin.

Michèle Debidour, membre de Signis, présidente-fondatrice de l'association Cinéma et spiritualité.

A l'adolescence, rêver de « vie en grand »

La vie en grand de Mathieu Vadepied avec Balamine Touré et Ali Bidanessy, France 2015

Diffusé à la rentrée, le premier long métrage de Mathieu Vadepied met en scène un jeune garçon noir de 14 ans, intelligent et bien élevé, qui est confronté aux difficultés de la vie dans un grand ensemble de Seine-Saint-Denis.

Adama (Balamine Touré) vit avec sa mère dans un quartier réputé défavorisé, à la limite de la ville et des champs, dans les valeurs d'amour, de respect et d'honnêteté dont il connaît pourtant déjà les limites, à trop rencontrer autour de lui injustice, délinquance et violence.

Malgré son jeune âge il est amené régulièrement à jouer à l'adulte car son père, polygame, vit ailleurs, avec une autre de ses épouses, tandis que sa propre mère est illettrée et se repose sur lui pour l'avenir et leur future « vie en grand ».

Bien malgré lui, Adama est pris, avec son ami Mamadou (Ali Bidanessy), dans un engrenage de revente de haschisch, ce qui leur procure aussitôt une petite fortune, inattendue mais bienvenue, tout en nuisant à leur travail scolaire.

Heureusement, Adama a les pieds sur terre et se rend compte des dangers de ce commerce tandis que plusieurs de ses professeurs, particulièrement attentionnés, ont décelé en lui droiture et générosité et s'efforcent de l'aider. Ces adultes restent pourtant à des années lumière de ce que vit le jeune garçon.

Humanité et humour

La confrontation et le décalage entre le monde des enseignants français et la réalité vécue par les habitants du quartier où habite Adama est d'ailleurs l'un des ressorts comiques du film.

L'une des scènes les plus piquantes raconte le moment où Adama est convoqué avec son père, pour ses nombreuses absences. Adama qui n'a pas voulu dire aux enseignants que son père ne vivait pas avec sa mère, a payé une espère de clochard pour l'accompagner. Or ce dernier surjoue son rôle et devant les professeurs, ne se prive pas de frapper son pseudo fils… Le corps enseignant n'y voit que du feu !

C'est le grand intérêt du film que de faire entrer ceux qui vivent dans un autre cadre et un autre milieu dans la vie quotidienne de populations différentes. La force de cette fable est de parvenir à raconter une histoire tragique avec humanité et humour.

Françoise Wilkowski-Dehove

La vie en grand

Guignol et le gendarme

D'où vient donc le succès des séries policières, toujours selon le même plan ?

J'avoue que j'aime bien les séries policières, surtout quand je suis fatiguée ou stressée. Que ça fait du bien de reconnaitre tout de suite qui sont les bons et qui les méchants, et de voir les bons gagner à la fin !

Il y a le crime, certes. Mais seulement comme déclencheur de la mise en place du système protecteur qui rétablit l'équilibre de la société. Qui plus est, du moins dans les séries françaises, le système est volontiers montré tel qu'il correspond au consensus bien-pensant du moment : solidarité amicale entre collègues, plus de cigarettes, des femmes qui commandent des hommes sans que ces derniers se rebiffent ou font des blagues sexistes entre eux... On peut rêver.

Peut-être, comme autrefois on avait besoin du gendarme pour que Guignol puisse amuser le public, aujourd'hui on a besoin de crime pour se laisser rassurer par le gendarme.

Waltraud Verlaguet

Du Chevalier à la Rose

Voir aussi la fiche p. 20

Les Combattants de Thomas Cailley

Don Quichotte voulait être le dernier chevalier, Madeleine, la première survivante. « A quoi ? » demande, à juste titre, Arnaud comme le fidèle et réaliste Sancho Pança lorsqu'il questionna : « Quels géants ? »

Les premières images montrent Arnaud, à peine sorti de l'adolescence, tentant d'aider son frère aîné dans l'entreprise de menuiserie qui vient de leur échoir après le décès de leur père. C'est un garçon simple, aimant s'amuser avec les copains. Il se trouve littéralement subjugué par Madeleine, du même âge que lui, qui l'a jeté à terre au cours d'un jeu de combat qu'il n'a pu gagner que grâce à un coup de dents planté en cachette dans le poignet de la donzelle. Celle-ci, bardée de muscles par les nombreux exercices sportifs qu'elle s'impose, vient d'une famille aisée et a fait des études d'économie. Voici un couple qui n'a rien pour s'entendre : la distance sociale et culturelle, la supériorité physique de Madeleine, une tricherie dont Arnaud est un peu honteux. Mais le jeune homme, malgré le léger dédain manifesté par la jeune fille à son égard, va la suivre dans ses aventures, la ramenant de temps à autre à la réalité et lui donnant quelques coups de main quand l'occasion se présente.

Se battre pour ses idées, même absurdes

Les médias, les alarmistes, ont persuadé Madeleine que la fin du monde était proche, ou plutôt la fin d'un monde, celui de son confort et de sa quiétude familiale. Ce n'est pas la peur qui l'habite, c'est le désir d'action : elle veut être prête. La perspective de l'apocalypse a toujours remué des foules angoissées comme, à la fin du premier millénaire, les multiples processions et, encore actuellement, des ascensions de montagnes plus ou moins sacrées pour se préparer à l'événement. Madeleine, elle, a l'intime conviction qu'elle sera sauvée grâce à sa condition physique et à une préparation adéquate pour affronter des temps devenus difficiles. Les stages de parachutistes sont éprouvants ? Elle s'y inscrit pour parfaire ses conditions.

Quête d'un Graal

Dans les premières images, elle a tout du 'Chevalier à la triste figure'. Une moue boudeuse ne la quitte pas. Elle est cassante, uniquement préoccupée par ses performances. Elle manifeste un masochisme récurrent (elle nage en piscine avec un sac à dos rempli de cailloux). Le monde imaginaire dans lequel elle évolue l'isole des jeunes gens de son âge. Son objectif : la 'survie' (à chaque instant, être capable de déjouer les pièges qui peuvent mettre sa vie en danger) c'est-à-dire l'accès à une vie éternelle, mais sur terre. En cela elle se détache du modèle de Don Quichotte, le généreux défenseur des malheureux, puisqu'elle ne s'intéresse qu'à son propre salut. Sa quête (chevaleresque aussi) rejoint celle du Graal dont les propriétés miraculeuses n'ont jamais été bien définies par les textes, mais qui valorisait la recherche, même si le succès ne se trouvait pas au bout. La jeune fille va évoluer au fur et à mesure des expériences faites sous la protection discrète et attentive du prosaïque Arnaud.

Adèle Haenel et Kévin Azaïs dans *Les combattants*

La survie par l'amour

Arnaud est fasciné. Il abandonne son frère submergé de travail pour, lui aussi, passer une quinzaine de jours au milieu de ces baroudeurs représentés dans le film comme incultes et machistes. Son bon sens le fait estimer de ses chefs, il grimpe alors dans l'opinion de Madeleine. Ce monde militaire, qui privilégie l'action de groupe, a vite fait de désenchanter la farouche Madeleine qui se perd, avec Arnaud, au cours d'un exercice en forêt. Voilà enfin le moment de mettre en pratique la préparation qu'elle s'était imposée. L'enthousiasme revient, les rôles s'équilibrent, chacun des nouveaux Adam et Eve profitant des connaissances de l'autre. La nécessité les unit et leurs relations alliés-adversaires se transforment en respect, intimité et découverte du compagnon et de ses atouts.

La patience d'Arnaud, son espérance à toute épreuve, est un chemin d'éternité bien différent de celui de la jeune fille. Avec beaucoup d'amour, le Petit Prince Arnaud a apprivoisé sa rose. Le véritable héros du film, qu'on aurait pu croire insignifiant, se révèle dans les dernières scènes. Ce retournement des rôles rappelle la lutte des jeunes gens au début : la supériorité évidente de Madeleine est vaincue par la détermination d'Arnaud. Elle prend enfin conscience que la survie n'est pas le meilleur moyen pour triompher de la mort, l'amour est beaucoup plus efficace.

Nicole Vercueil

COIN THEO

La vie quotidienne dans tous ses états

Notre dossier traite des valeurs spirituelles ou existentielles des films grand public actuels. Il est alors intéressant d'interroger la valeur que notre spiritualité accorde à la vie quotidienne 'ordinaire'.

Le poids que la religion accorde à la vie quotidienne varie énormément, pour ne pas dire du tout au tout, selon les courants et les époques.

Dans l'Ancien Testament, nous pouvons relever une juxtaposition de trois courants différents, parfois opposés d'ailleurs – le sacerdotal, insistant sur la pureté rituelle ; le prophétique, luttant pour une position juste de l'homme devant Dieu ; et le sapiential qui collectionne les préceptes pratiques pour une vie sage et harmonieuse. C'est dans ce dernier courant que nous trouvons naturellement le plus de références à la vie 'ordinaire', et d'ailleurs largement partagées avec d'autres peuples[1].

Parallèlement nous assistons à une évolution de la notion d'inspiration prophétique. Si l'Esprit de Dieu est donné au début aux guides du peuple pour des actions extraordinaires (Moïse, les juges, Saül...), puis aux grands prophètes de façon permanente, elle est accordée à tout homme de façon eschatologique[2].

nSi le courant prophétique se démocratise ainsi en quelque sorte, si le courant de la sagesse reste plus ou moins fixe à travers le temps et l'espace, le courant sacerdotal se complique au fil du temps, transformant les commandements divins en une multitude de préceptes réglant l'ensemble de la vie quotidienne jusque dans ses moindres détails.

Christ dans la maison de Marthe et Marie de Diego Rodríguez de Silva y Velázquez

Le retrait du monde

A l'époque de Jésus, des courants rigoristes prêchent une vie éloignée des préoccupations 'mondaines' pour se consacrer uniquement à la sanctification. Depuis Qumran jusqu'aux sectes gnostiques hellénistiques, ils touchent également le christianisme naissant. L'instauration d'une Eglise accueillant tout le peuple va de pair avec la naissance du monachisme sous différentes formes qui partagent toutes un retrait du monde et une ascèse stricte pour se vouer à Dieu seul.

Son ré-investissement

Au Moyen Age, cette conception élitiste de la spiritualité est battue en brèche par différents mouvements, dont celui des béguines. Vivant 'dans le monde', elles s'occupent des malades et des mourants et valorisent la vie humaine comme lieu de sanctification[3]. 50 ans plus tard, maître Eckhart s'en inspire allant jusqu'à interpréter l'histoire de Marthe et Marie en sens inverse de l'exégèse traditionnelle[4].

La Réforme va plus loin en déclarant le sacerdoce universel : tout croyant est prêtre. Même si certains ont des fonctions plus particulières, annoncer de la Parole et administrer les sacrements, ils ne sont que 'ministres' sans statut ontologique différent. Sauvé par la grâce seule, l'homme peut vivre sereinement[5].

Ce petit tour d'horizon permet de mesurer l'ampleur du champ des possibles, entre un rejet de toute préoccupation profane comme impure et son investissement comme lieu de sanctification. « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père »[6].

Waltraud Verlaguet

1. « Mieux vaut un plat de légumes là où il y a de l'amour qu'un bœuf gras assaisonné de haine » (Prov. 15, 17).
2. « Après cela, je répandrai mon Esprit sur toute chair. Vos fils et vos filles prophétiseront, vos vieillards auront des songes, vos jeunes gens auront des visions. Même sur les serviteurs et les servantes, en ce temps-là je répandrai mon Esprit » (Joël 3, 1-2). Pour l'évolution de cette notion, voir Daniel Lys, « *Rûach* », *le souffle dans l'Ancien Testament*, PUF 1962.
3. « … qu'il fasse toutes choses également à la gloire de Dieu ; car mes tâches les plus indignes, je veux les considérer si haut comme si j'étais dans la plus haute contemplation à laquelle un homme peut venir. Pourquoi ? Si je le fais par amour, à la gloire de Dieu, tout vaut pareil. » (Mechthild de Magdebourg, *La lumière fluente de la Divinité*, Jérôme Million 2001, p 28).
4. « … comment l'aimable Marthe et avec elle tous les amis de Dieu se tiennent avec le souci, non pas dans le souci, et c'est là que l'œuvre temporelle est aussi noble que n'importe quelle façon de s'accommoder à Dieu. » (Maître Eckart, *Les sermons*, Albin Michel 2009, p. 652).
5. « Le commandement de Dieu permet à l'homme de vivre en tant qu'homme devant Dieu, il laisse couler le fleuve de la vie, il permet à l'homme de manger, de boire, de dormir, de travailler, de faire la fête, de jouer, sans l'interrompre dans ces activités, sans le placer sans cesse devant la question s'il a le droit de dormir, de manger, de travailler, de jouer, s'il n'y a pas des devoirs plus urgents pour lui ; il n'oblige pas l'homme à se juger et se condamner sans arrêt, ni sa personne ni ses actes ; il lui permet de vivre et d'agir dans la certitude et la confiance en la direction de Dieu. La question, masochiste et sans espoir, de la pureté des motivations, l'observation soupçonneuse de soi-même, la lumière crue et fatigante d'une conscience omniprésente – tout ça n'a rien à voir avec le commandement divin qui nous offre la liberté de vivre et d'agir. » (Dietrich Bonhoeffer, *Ethik*, Kaiser 1988, p. 300 ; L'ouvrage existe en traduction française (*Ethique*, Labor et Fides), mais, ne l'ayant pas à la disposition, je donne ici ma propre traduction du texte.)
6. Jn 14, 2.

Neurocinéma

En quoi le fait d'être neurologue peut-il faire de vous un critique de cinéma intéressant ?

On n'attend pas l'avis d'un garagiste, s'il y a des véhicules sur l'écran, ou celui d'un cordonnier faisant l'exégèse des semelles des personnages principaux, pour apprécier la qualité d'un film, n'est-ce pas ? Et si le neurologue, spécialiste des maladies du cerveau, peut nous éclairer sur le détail d'une pathologie, le caractère d'un symptôme, cela n'empêche certainement pas un réalisateur de coller à ses héros deux ou trois cerveaux, si ça lui chante, ou des propriétés dont l'étude du système nerveux ne permet pas de rendre compte. Est-il besoin d'être neurologue pour savoir que Superman ne peut voler pour la simple raison qu'il vient de Titan ?

Cinéma et neurologie

Pourtant, l'ouvrage *NeuroCinema. When Films Meet Neurology* mérite qu'on y prête attention. L'auteur, Eelco Wijdicks, neurologue américain, est pionnier d'un champ tout à fait singulier, la neuro-réanimation. Spécialiste mondial de la mort cérébrale, il se trouve qu'il est aussi cinéphile, avec un œil aiguisé d'expert de la cognition et du comportement, bref, du cerveau. Pour son livre sur la représentation de la maladie neurologique, Wijdicks a su trouver matière à discussion. Il chronique pas moins de 119 films, attribuant, selon la vraisemblance neurologique des manifestations présentées, 1, 2 ou 3 marteaux à réflexe, outil par excellence du neurologue ! Ces films intéressent toutes les époques, mais la plupart sont assez récents, en particulier depuis le début des années 2000. Remarquable pour un travail d'outre-Atlantique : les films français ne sont pas oubliés, avec des commentaires tout à fait élogieux pour notamment *Intouchables* (certes un succès planétaire) mais aussi *La guerre est déclarée*, qui intègre la liste des dix meilleurs films neurologiques de tous les temps.

Stéphanie Sokolinski et Vincent Lindon dans *Augustine*

Les parties de l'ouvrage

- les neurologues et les hôpitaux au cinéma (on y voit notamment Vincent Lindon dans *Augustine*) ;
- les maladies neurologiques ; les documentaires ;
- et, section plutôt hilarante, les *neurofollies*, avec des films de série Z, des transplantations de têtes entières, des explosions d'intelligence (oui, il y est question de « Lucy », aussi), etc.

Le ressort dramatique

A la lecture de cet ouvrage-catalogue, on réalise que certaines maladies ont eu une vogue particulièrement remarquable. La sclérose latérale amyotrophique (SLA, ou maladie de Charcot) a été le prétexte de plusieurs films (tous mal évalués par l'auteur) et de trois documentaires (tous loués). Il y a certainement de quoi, tant la maladie, à l'origine d'une paralysie progressive, généralisée, fatale en quelques années, a un impact dramatique. La maladie d'Alzheimer, autre maladie neurologique bien plus fréquente, a une fortune bien moindre au cinéma, quoique des documentaires significatifs aient pu l'aborder. Une affection soudaine, dramatique, frappant un sujet dans la force de l'âge voilà un ressort dramatique plus opérant. Les traumatismes crâniens, les comas, les lésions médullaires qui laissent paralysés, ont plus de succès.

Pathologies de l'identité

Wijdicks, avec souvent un humour assez coriace, analyse la façon dont les réalisateurs se saisissent d'une pathologie, l'exploitent, la respectent ou, au contraire, vont dans le sens des pires lieux communs et poncifs. Mais, pour revenir à mon interrogation initiale, on reconnaîtra à ce livre le mérite de souligner ce qu'a de singulier et de particulièrement frappant la maladie neurologique : en affectant le comportement, la possibilité de communiquer, la façon de traiter une information, le trouble neurologique touche au cœur (si je puis dire, parlant du cerveau...) de l'individu, de son identité. C'est aussi pourquoi ces affections (épilepsie, sclérose en plaques, maladies de Parkinson, troubles de la mémoire, paralysies, coma, etc.) véhiculent aussi volontiers les idées préconçues, les fausses représentations, qui stigmatisent également les patients au quotidien. Peut-être alors l'avis du neurologue sur une **représentation** d'une maladie qui peut toucher une personne de notre entourage vaut-il d'être entendu.

Laurent Vercueil
Service d'exploration fonctionnelle du système nerveux, CHU Grenoble

- *Intouchables*, d'Olivier Nakache et Eric Toledano, France 2011, 1h52
- *La Guerre est déclarée*, de Valérie Donzelli, France 2011, 1h40
- *Augustine*, d'Alice Winocour, France 2012, 1h41
- *NeuroCinema. When Films Meet Neurology* de Eelco F. M. Wijdicks, Editeur : CRC Press, 2014

Prendre son vide en main

L'Heureux Naufrage de Guillaume Tremblay

Un heureux hasard du calendrier nous amène un documentaire en résonance avec notre dossier. Son auteur nous le présente.

Après l'effondrement de l'institution religieuse, celle des grandes utopies politiques, et la désillusion, plus récente, du libéralisme économique, nos sociétés sécularisées font face à une perte de sens, un certain vide. Nous sommes plus prospères que jamais, plus libres que jamais de créer notre vie, mais quelque chose nous manque. Tout le monde le sent.

Le sens de la vie

L'Heureux Naufrage est un film documentaire sur le sens de la vie et nos valeurs. A travers le regard de plus d'une trentaine de personnalités publiques, québécoises et françaises, il aborde des questions essentielles, jamais explorées de cette manière chez nous. Denys Arcand, Éric-Emmanuel Schmitt, Denise Bombardier, Frédéric Lenoir, Jean-Claude Guillebaud, et bien d'autres, y livrent leurs réflexions très personnelles, sur le vide qui les habite, la quête de sens, la spiritualité, Dieu.

Face au futile et au frivole d'un monde utilitariste, face à l'instantanéité, au prêt-à-porter, le film interroge les fondements de nos valeurs et de nos croyances. Il met des mots autour de grandes questions qui nous habitent tous et propose de faire la paix avec notre héritage religieux.

Relancer la quête

L'Heureux naufrage veut ouvrir un espace de réflexion autour de questions fondamentales, souvent évacuées des débats de société. Il propose de relancer notre quête de sens, en se questionnant sur le fondement de nos valeurs et en se réappropriant notre spiritualité. Je crois qu'il subsiste quelque chose de fondamentalement chrétien, chez nous, dans notre manière d'être, en tant qu'individu et en tant que collectivité, que nous le voulions ou non. Dépoussiérer notre héritage religieux pourrait nous permettre de solidifier la fondation de nos valeurs et nous aider dans les choix que nous aurons à prendre en tant que société.

L'Heureux Naufrage c'est l'espoir d'apaiser, le désir de faire réfléchir et d'amincir la ligne entre le croyant et l'athée. Peu importe de quel côté nous nous trouvons, nous sommes dans la croyance, athée ou non.

Quand la frontière disparait, c'est à ce moment que nous pouvons enfin nous parler et vraiment écouter l'autre.

Guillaume Tremblay réalisateur québécois de documentaires

www.heureuxnaufrage.com

« Les paroles de Jésus sont incontournables. Pour moi, ce sont les plus grandes paroles jamais prononcées sur le sens de la vie. J'ai abandonné la pratique religieuse, mais la voix de Jésus me revient. » (Denys Arcand, entrevue, 2012)

« Lorsque nous avons abandonné la religion, une religion faite plutôt, hélas, de religiosité, de codes, de règles absurdes voire stupides, nous avons sans nous en rendre compte, jeté le bébé avec l'eau du bain. En abandonnant la religion, nous, Canadiens français de l'époque, c'est-à-dire Canadiens et Français, avons perdu la moitié de notre identité... » (Denise Bombardier, Le Soleil, 23 mars 2004)

Pro-Fil : adhésion

Bulletin d'adhésion nouveaux adhérents
Cette adhésion comprend l'abonnement à *Vu de Pro-Fil*

Nom et Prénom :

Adresse :

Code Postal : Ville :

Téléphone : Courriel :

Tarifs :

- ☐ Individuel : 30 €
- ☐ Soutien : - individuel à partir de 40€ - couple à partir de 50€
- ☐ Couple : 40 €
- ☐ Réduit : 10 € (pasteur, étudiant, chômeur...)
- ☐ Autre : nous consulter

Ci-joint un chèque de..... € à l'ordre de Pro-Fil

Pro-Fil
7 l'Aire du Toit
13127 VITROLLES

Migrant'scène

Voir le rapport d'Elizabeth Pérès en ligne

Le festival de la Cimade

Voilà maintenant deux ans que Pro-Fil apporte sa contribution à l'animation de cette manifestation de la Cimade.

La Cimade est une organisation militante de solidarité active avec les migrants, les réfugiés et les demandeurs d'asile depuis 1939. Avec ses partenaires en France et à l'international, elle agit pour le respect des droits et de la dignité de la personne.

Rappelons que, né à Toulouse en 2000 et structuré à l'échelle nationale depuis 2006, le 'Festival Migrant'scène' réunit et mobilise les milieux de la solidarité, de l'art, de la culture, de l'éducation. Son objectif principal est de remettre à l'honneur l'hospitalité, comme fondement de notre société et de notre rapport à l'autre quel qu'il soit.

En cette période extraordinairement difficile, où des milliers de réfugiés affluent vers les pays européens, nous devons réfléchir à notre action profilienne possible dans le domaine que nous connaissons le mieux : le cinéma et sa diffusion dans le public.

Faire connaître le cinéma comme témoin de notre temps.

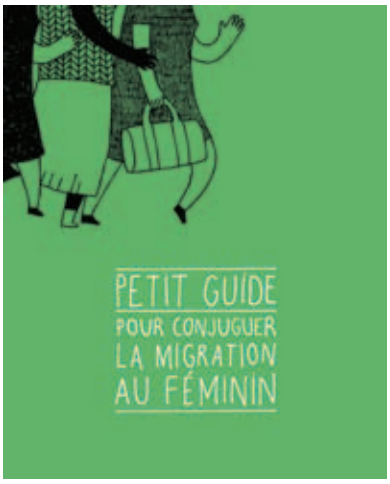
A vos groupes !

Comme les autres années, certains groupes locaux de La Cimade seront amenés à demander aux groupes Pro-Fil de leur secteur d'animer un ou deux films pris dans la sélection des 12 films représentatifs du thème des réfugiés.

Ainsi nous témoignerons de notre solidarité avec ce qui est notre raison d'être : faire connaître le cinéma comme témoin de notre temps.

Alain Le Goanvic

Ces guides - et bien d'autres ressources - sont disponibles sur le site de Migrant'scène : **www.festivalmigrantscene.org**



Abonnement seul

Vu de Pro-Fil : 1 an = 4 numéros
(pour les adhésions voir page 17)

Nom et Prénom :

Adresse :

Code Postal : Ville :

Téléphone : Courriel :

Pour m'abonner à *Vu de Pro-Fil*, je joins un chèque de 15 € (18 € pour l'étranger) et je l'envoie avec ce bulletin à :

Pro-Fil
7 l'Aire du Toit
13127 VITROLLES

Date :

Signature :

Pro-Fil Marseille

Echos et prévisions

Le Ciné-jardin du 29 juillet a enregistré une audience record, un peu plus d'une trentaine de personnes dont 2/3 d'enfants environ. La dernière séance de l'année aura lieu en septembre date non encore précisée.

Animation autour du 'Festin de Babette' à la la Paroisse de Provence le 12 septembre au soir,

A Pélussin, près de Lyon, présentation de *Timbuktu* le 27 novembre dans un cadre œcuménique.

Par ailleurs, nous prévoyons un 'samedi de Pro-Fil Marseille' dont la date n'est pas encore fixée, mais qu'on envisage encore sous la forme 'coup de coeur' vu le succès obtenu l'an dernier pour ce type de programmation et qui a vu davantage de volontaires pour des interventions.

Pro-Fil-Plaisanc'ciné

Programme 2015-2016

- le 7 octobre 2015 : film à voir dans la salle de son choix (le titre vous sera communiqué plus tard)
- Le 14 décembre 2015 : *Les bêtes du Sud sauvage* (projetéà l'Entrepot à 19h40).
- Le 13 janvier 2016 : film à voir dans une salle de notre choix.
- Le 15 février 2016 : *Promised Land*
- Le 16 mars 2016 : film à voir dans la salle de notre choix.
- Le 4 avril 2016 : *L'île nue*
- Le 11 mai 2016 : film à voir dans une salle de notre choix.
- Le 6 juin 2016 : *Take Shelter.*

INTERFILM

Le site d'INTERFILM est maintenant entièrement disponible en français.

A partir d'une page de festival de notre site, si vous cliquez sur le logo d'INTERFILM, vous arriverez directement sur la page correspondante du site d'INTERFILM. De nombreux articles profiliens y sont repertoriés, allez voir !

interfilm
international interchurch film organisation

Présence Protestante sur France 2

Dimanche 27 sept. 2015 à 10h

Culte en direct avec l'Eglise protesante unie de Levallois-Perret

Commune hupée et industrieuse de la petite couronne parisienne, Levallois-Perret est connue pour les grandes entreprises que l'on y trouve (Alstom, BASF, BNP, SAP, Swiss Life, etc.) et une vie politique intense. Pourtant, au coeur de la cité, au 83, Rue Anatole France, le temple protestant, nouvellement restauré, accueille une communauté très diverse de chrétiens, qui viennent y trouver un rafraichissement et un relèvement spirituel que l'on ne trouve pas ailleurs. Jean-Charles Tenreiro, son pasteur, nous conduira pour ce culte de rentrée.

Réalisation : Jean-Bernard Ganne

Les + sur le site

Une étude très intéressante sur le Festival Migrants'scène 2015 (Elizabeth Pérès)

Les textes des mini-conférences des Profiliens sur le stand du jury œcuménique à Cannes :

- « La Bible et le Western » (Jacques Champeaux)
- « Les motivations des Jurys des Prix œcuméniques » (Nicole Vercueil)
- « Comment s'intéresser au cinéma en tant que chrétien ? » (Waltraud Verlaguet)

Articles sur les films des festivals :

- 13 articles sur le FID
- 24 articles sur Locarno

Prix des jurys œcuméniques de Locarno, Karlovy Vary, Erevan et Zlin 2015

Emissions radio :

- *Champ Contrechamp* du 26 mai 2015 et du 23 juin 2015
- *Vu à la Radio* 17 juin 2015

(Vous trouverez les articles sur les films des festivals sur les pages du festival correspondant, les émissions radio sur la page 'radio', les mini-conférences sur la page de Cannes - pour mémoire : Parmi les festivals > jurys œcuméniques > Cannes), et sinon de toute façon chaque article en mettant soit un mot du titre soit le nom de l'auteur dans la case 'Rechercher' de la page d'accueil)

Crédits photo

p.1 : © Nord-Ouest Films et Julien Panié
p.3 : © Le Pacte
p.5 : © Ad vitam ; D.P.
p.6 et 7 : © Festival Locarno 2015
p.8 : © Festival Locarno 2015
p.9 : © Prokino Filmproduktion
p.10 : © UFD
p.11 : © Studio Canal
p.12 : © Warner Bros France
p.13 : © Gaumont Distribution
p.14 : © Haut et Court
p.15 : Galerie Nationale, Londres, source : Wikimedia Commons
p.16 : photo : Jean-Claude Lother, © 2012 Dharamsala - ARP - France3Cinéma - Darius Filmsp.17 : Ovizion
p.19 : © C. Zimmerlin
p.20 : © Nord-Ouest Films et Julien Panié

A la fiche

Cette rubrique présente une œuvre analysée dans une de nos 'fiches de Pro-Fil', récente ou plus ancienne, en rapport avec le thème du dossier.

LES COMBATTANTS

(France – 2014 - 1h40))

RÉALISATION :

Cailley Thomas - Scénario : Thomas Cailley et Claude Le Pape - Images : David Cailley - Montage : Lilian Corbeille - Production : Nord Ouest Film.

INTERPRÉTATION :

Madeleine : Adèle Haenel - Arnaud : Kévin Azaïs - Lieutenant Schlieffer : Nicolas Wanczycki.

AUTEUR :

Après des études de sciences politiques, Thomas Cailley intègre la Fémis en cursus scénario. En 2010 il réalise Paris Shanghaï, court métrage primé dans de nombreux festivals. Il collabore aussi à l'écriture de nombreux longs métrages.

RÉSUMÉ :

Entres ses potes et l'entreprise familiale, l'été d'Arnaud s'annonce tranquille… Tranquille jusqu'à sa rencontre avec Madeleine, aussi belle que cassante, bloc de muscles tendus et de prophéties catastrophiques. Elle ne s'attend à rien, elle se prépare au pire. Jusqu'où la suivre alors qu'elle ne lui a rien demandé ? C'est une histoire d'amour ou une histoire de survie ou les deux.

ANALYSE :

Très remarqué à la Quinzaine des réalisateurs au Festival de Cannes 2014, ce premier long métrage d'un jeune réalisateur remporte quatre prix, notamment l'Art Cinema Award et le Prix FIPRESCI de la Quinzaine.

C'est l'histoire d'Arnaud et de Madeleine. Ces deux là n'étaient pas faits pour se rencontrer, tout les oppose.

Lui, Arnaud un garçon de vingt ans doux et tranquille, menuisier dans l'entreprise familiale dans les Landes doit succéder à son père qui vient de mourir.

Elle, Madeleine, athlétique et musclée, énergique et solaire, étudiante en modélisation économique, a un projet : s'entraîner à la survie en environnement hostile pour intégrer les commandos parachutistes. Car pour elle le monde est foutu : pollution, surpopulation, réchauffement climatique. Il faut apprendre à survivre pour gérer les catastrophes. Un rôle sur mesure pour Adèle Haenel.

De cette opposition des codes entre masculin et féminin vont naître des situations burlesques. Car lui le gentil, le flottant, le lunaire, la suit, sans qu'elle le lui demande, dans l'aventure.

Thomas Cailley ne se contente pas d'inverser les codes, il joue avec élégance avec les genres cinématographiques. Avec un scénario limpide tourné dans la chronologie, on passe de l'approche documentaire à un film d'aventure, d'un *road movie* qui flirte avec la comédie militaire à la comédie romantique puis au récit catastrophe. Avec poésie, la lumière accompagne ces glissements.

Dans ce trajet, du réel à la fiction, dans un paysage sans horizon, Arnaud et Madeleine passent de l'affrontement à l'apprivoisement. Ils grandissent en découvrant une solution alternative à leur désarroi. Un sujet grave, traité avec légèreté et intelligence, un film optimiste, plein d'espérance, un pari sur l'avenir.

Claude-Jeanne Bonnici

Kévin Azaïs dans *Les combattants*

Dans le cadre d'une collaboration avec le site *protestants.org*, des membres de Pro-Fil rédigent des fiches sur des films nouveaux. Ce site affiche les fiches les plus récentes, mais vous trouverez sur *pro-fil-online.fr* toutes celles produites depuis le début de cette collaboration.

Titres de films ayant fait l'objet d'une fiche depuis *VdP 24 :*

L'essai (Ispytanié) (Alexander Kott) - *L'Ombre des femmes* (Philippe Garrel) - *La belle promise (Villa Touma)* (Suha Arraf) - *Mustang* (Denis Gamze Ergüven) - *Contes italiens (Maraviglioso Boccaccio)* (Vittorio Taviani, Paolo Taviani) – *The Valley of Love* (Guillaume Nicloux) - *Trois souvenirs de ma jeunesse* (Arnaud Desplechin) - *Le souffle (Ispytanie)* (Alexander Kott) - *Les mille et une nuits Vol 1 : L'Inquiet* (Miguel Gomes) - *Une seconde mère* (Anna Muylaert) - *La isla minima* (Alberto Rodriguez) - *Microbe et Gasoil* (Michel Gondry) - *Lena (Vergiss mein ich)/*Je me perds) (Jan Schomburg)* - *Les nuits blanches du facteur (Belye notchi potchliona Triapitsyne) (Andrei Kontchalovski)* - *La femme au tableau (Woman in Gold) (Simon Curtis)* - *Le Tout Nouveau Testament* (Van Dormael Jaco)